

Rage, fureur, folie cannibales : Le Scythe et le Brésilien

Cannibalismes des deux mondes

Le XVI^e siècle invente le cannibale. Mais le mot, importé alors du Nouveau Monde et vraisemblablement dérivé des Indiens Caraïbes ou Caribals¹, réputés pour leur férocité, n'apparaît pas immédiatement associé à l'anthropophagie. Les dérives de la mémoire humaniste confondent son origine avec celle des mythiques Cynocéphales, hommes à tête de chien chers à Pline et aux paradoxographes de l'Antiquité. C'est ainsi que Rabelais, s'il faut en croire l'auteur de la *Briefve declaration*, a employé le terme dans l'épître-dédicace du *Quart Livre* pour désigner les calomnieurs de ses écrits². Côtéant les « agelastes » et misanthropes, ils représentent l'envers des bons pantagruélistes : leur incapacité à rire, leurs aboiements lugubres les rejettent hors de l'humanité. La « desraison » est leur lieu, que révèle encore leur face monstrueuse d'hommes-chiens. Hybrides et possédés par la rage, tels apparaissent ces premiers cannibales de la littérature française.

1. Ou, plus exactement, de *Canibi*, nom primitivement donné aux Caraïbes par les Espagnols. D'après Michèle Duchet : *Anthropologie et histoire au siècle des lumières*, François Maspéro, Paris, 1971, p. 37, note 78.

2. François Rabelais, *Œuvres complètes*, Gallimard, Bibl. de la Pléiade, 1955, p. 520.

Trois ans plus tard, en 1555, l'expédition du chevalier de Villegagnon au Brésil donne enfin corps au cannibale réel de l'Amérique. Qu'il s'agisse des écrits du cordelier André Thevet, publiés dès 1557, ou de ceux, postérieurs d'une vingtaine d'années, du protestant Jean de Léry³, le terme conserve une marque nettement péjorative pour désigner « les plus cruels de l'Univers ». Mais là encore, il apparaît dissocié de la pratique anthropophage. Plus exactement, le fait de manger de la chair humaine ne constitue pas le trait distinctif des peuples que Thevet baptise « Canibales ». Dans une Amérique précolombienne où, depuis la Floride et les Antilles jusqu'au sud de l'aire brésilienne actuelle, l'anthropophagie rituelle semble avoir été de règle⁴, l'auteur des *Singularitez* réserve la dénomination de « Canibales » aux seuls Indiens Potiguaras du littoral nord-oriental du Brésil, avec lesquels il lui arrive toutefois de confondre les Caribs des Guyanes et des îles⁵. En aucun cas, les peuples qui habitent plus au sud sur la côte, et dont Thevet fut à même d'observer les pratiques culinaires et festives, ne sont assimilés à « ceste canaille », « qui appete si ardemment le sang humain »⁶.

Or, à Guanabara – l'actuelle baie de Rio de Janeiro – où l'auteur devait séjourner quelques semaines durant l'hiver 1555-1556, aussi bien du reste que chez les tribus réputées plus farouches du Nordeste, le festin anthropophage représente le rite essentiel de la vie religieuse et sociale. C'est autour de lui que se scellent les alliances, s'achèvent les guerres et se concluent les traités. C'est une telle convivialité enfin qui, dans le partage de la dépouille de l'ennemi vaincu, restitue symboliquement au corps social son intégrité perdue lors de conflits ou de famines⁷.

3. André Thevet, *les Singularitez de la France antarctique, autrement nommée Amerique*, Paris, 1557, in-4° ; Jean de Léry : *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil*, Genève, 1578, 1580, etc.

4. Voir à ce sujet Alfred Métraux, *Religions et Magies indiennes d'Amérique du Sud*, Gallimard, 1967, chap. II : « L'anthropophagie rituelle des Tupinamba », déjà publié en 1928 (Paris, E. Leroux).

5. Suzanne Lussagnet éd., *le Brésil et les Brésiliens*, par André Thevet. Choix de textes et notes. PUF, Paris, 1953, p. 27, note 3 et p. 271, note 1.

6. A. Thevet, *les Singularitez*, f. 119 v°.

7. Voir sur ce point A. Métraux, *op. cit.*, p. 67 *sqq.*